

# Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*

Gallimard (« L'imaginaire »), 1975

Je suis revenu pour la première fois rue Vilin en 1946, avec ma tante. Il me semble qu'elle a parlé avec une des voisines de mes parents. Ou bien peut-être, plus simplement, est-elle venue avec moi voir Rose, ma grand-mère, qui, au retour de Villard-de-Lans, a revéçu quelque temps rue Vilin avant de partir chez son fils Léon à Haïfa. Je crois me rappeler avoir joué dans la rue un moment. Pendant les quinze ans qui suivirent, je n'eus ni l'occasion, ni l'envie d'y revenir. J'aurais été incapable, alors, de simplement situer la rue et je l'aurais plus volontiers cherchée du côté des métros Belleville ou Ménilmontant que du côté du métro Couronnes.

C'est avec des amis qui habitaient tout près, rue de l'Ermitage, que je revins rue Vilin, en 1961 ou 1962, un soir d'été. La rue n'évoqua en moi aucun souvenir précis, à peine la sensation d'une familiarité possible. Je ne parvins à identifier ni la maison où avaient vécu les Szulewicz, ni celle où j'avais passé les six premières années de ma vie et que je croyais, à tort, se trouver au numéro 7.

Depuis 1969, je vais une fois par an rue Vilin, dans le cadre d'un livre en cours, pour l'instant intitulé *Les Lieux*, dans lequel j'essaie de décrire le devenir, pendant douze ans, de douze lieux parisiens auxquels, pour une raison ou pour une autre, je suis particulièrement attaché.

L'immeuble du numéro 24 est constitué par une série de petites bâtisses, à un ou deux étages, encadrant une courette plutôt sordide. Je ne sais pas dans laquelle j'ai habité. Je n'ai pas cherché à entrer à l'intérieur des logements, aujourd'hui généralement occupés par des travailleurs immigrés portugais ou africains, persuadé du reste que cela ne raviverait pas davantage mes souvenirs.

Il me semble que David, Rose, Isie, Cécile et moi vivions ensemble. Je ne sais pas combien il y avait de pièces, mais je ne crois pas qu'il y en avait plus de deux. Je ne sais pas non plus où Rose avait son magasin d'alimentation (peut-être au numéro 23 de la rue Julien-Lacroix, qui croise la rue Vilin dans sa portion inférieure). Esther m'a dit un jour que Rose et David habitaient au 24 un local différent de celui de mes parents, et qui était une loge de concierge. Cela veut peut-être seulement dire que c'était au rez-de-chaussée et que c'était tout petit.

# Antonin Crenn, *Les présents*

Publie.net, 2020

La toute première fois qu'elle est venue rendre visite à Théo, il l'accueillit à la sortie du métro sur la place de la Nation. Elle reconnut aussitôt, à mesure que les escaliers automatiques la lui révélaient, la large devanture à l'enseigne du canon, marquant l'angle du boulevard Diderot et de la rue du Faubourg-Saint-Antoine. Elle s'était souvent arrêtée là, seule à une table, le samedi vers quatorze heures après qu'elle avait laissé Théo chez son père.

Elle buvait un petit café sans sucre avant de reprendre son train. Une routine. Elle raconta ce souvenir à Théo, qui l'ignorait, et cet échange leur fit plaisir à tous les deux. Puis Théo dit, en montrant le boulevard Voltaire :

« Tu vas voir, c'est juste là, un peu plus haut sur la droite. »

Sa mère n'était plus venue à Paris depuis longtemps, en dehors de certaines promenades qu'ils avaient faites ensemble quand il était adolescent, à la manière de touristes, dans des quartiers que Théo ne fréquente presque plus maintenant qu'il est parisien. Aussi, elle observait les façades du boulevard Voltaire avec la curiosité distanciée d'une personne qui les a bien connues vingt ans plus tôt, mais qui n'est pas vraiment sûre de les reconnaître. Elle s'adressa à Théo, mais avec le même ton que si elle pensait tout haut, pour elle-même :

« Quand j'ai rencontré ton père, il habitait dans ce coin-là. C'était près de la Nation, sur ce boulevard, une chambre de bonne minuscule. Il a vécu des années ici avant de s'installer chez moi. »

Cette histoire-là, Théo la savait déjà, mais il l'écouta avec avidité parce qu'il l'entendait, cette fois, dans les lieux mêmes où elle prenait son origine.

« C'était tout petit et les toilettes étaient sur le palier, mais, comme il était quasiment le seul habitant de son étage, il avait annexé une partie du couloir sans demander d'autorisation à personne. Il avait installé un petit meuble et son réchaud à gaz : c'est là qu'était sa cuisine, ça finissait par avoir presque l'air d'un appartement. »

Ils remontaient le boulevard par le côté impair, ils arrivaient au niveau de la rue de Montreuil.

« Son immeuble ressemblait à celui-ci », dit-elle en montrant l'une des façades du trottoir opposé, quasi identique à toutes les autres.

Lui, montra une autre façade :

« C'est ici que j'habite, maman. »

Il poussa la porte : le sol de l'entrée était orné d'une mosaïque et la mère de Théo aimait bien les mosaïques. Elle le fit savoir, puis elle dit :

« Ça aurait pu aussi bien être cet immeuble-ci, le sien. Ils sont tous un peu pareils. »

En montant l'escalier – le grand escalier, pas l'autre, que Théo n'avait pas encore découvert – elle demanda :

« Comment en être sûre ? »

# Christophe Grossi, *La ville soûle*

Publie.net, 2020

*On n'est jamais absent*, avait dit ce type. Je me répétais sa phrase tandis qu'il riait avec n'importe qui. On était debout, serrés comme dans le métro, je me répétais *On n'est jamais absent* et, aujourd'hui, je me demande si son « absent » prenait un « s » et si, un jour, je parviendrai moi aussi à ne plus jamais être absent, sous la ville ?

*On n'est jamais absent*, avait-il répété, en s'adressant à son reflet.

Et si c'était l'inverse ? Ici, écrivant, où suis-je présent ? Pour qui suis-je présent ? Pour qui suis-je absent ? Lequel de nous manque ? Quel absent, quelle absente, quelle absence ? Quelle partie de nous s'absente, s'efface, se fait oublier ou surprendre ?

Peut-être n'est-on jamais qu'absent. Peut-être n'est-on jamais à l'endroit où l'on pense être. Peut-être n'est-on jamais à l'endroit où l'autre croyait nous trouver.

Tandis que vous lisez ces phrases et que vous vous promenez là où j'ai déambulé, vous devinez des présences (la mienne, les personnes hors cadre, vous dans ces lieux ou ailleurs au même moment) et mon absence aussi.

Je ne suis pas là, pas là pour vous accueillir, tandis que vous recevez ces mots. Mes mots sont bien là : ceux que j'écris dans la nuit, écran allumé, fenêtres ouvertes, tandis que vous êtes peut-être quelque part devant un écran vous aussi, ou que vous tournez des pages, dans la nuit, la nuit de votre journée, la nuit de votre fatigue. Moi non : je ne suis plus là, je ne suis déjà plus celui des photos que j'ai pu prendre, je ne suis pas non plus à cet autre endroit, devant le bureau sur lequel est posé l'ordinateur.

Quand j'abandonnerai ces mêmes mots, ils ne m'appartiendront plus, ils ne seront plus à moi, plus en moi. Ils seront en vous, ils vous appartiendront. Vous en ferez peut-être quelque chose ou rien, vous ferez bien comme vous voudrez. Je ne serai pas là pour voir comment ils entreront, resteront ou sortiront de vous. Comme vous n'êtes pas là au moment où je les pose.

Et pourtant, tout n'est que présence. Les lumières artificielles, les êtres vivants, les musiques qui passent ou ressurgissent, la voix d'un poète, le souffle de l'ordinateur, le tac-tac-tac du radiateur, les absents qui continuent à nous accompagner, Maryse Hache, J.-B. Pontalis, Marin Marais, le frère des chevaux, les lieux fréquentés, l'avenue de France, les halls des immeubles, la BNF illuminée, le MK2 dans le dos, le film qui va commencer, qui a commencé, qui est terminé, l'heure qui tourne, les formes floues qu'on aime pour le mouvement que ça fait dans nos yeux la nuit, nos déchirures, nos

impatiences, notre attente, la joie d'avoir pu se trouver à cet endroit, l'étonnement d'être encore en vie, la ville qui change d'amants, d'habits, de lunettes, le vent d'hiver dans les quelques arbres plantés, dans les yeux rougis, l'histoire manquée des lieux, les trains qui passent tandis que quelqu'un dans un tunnel se met à crier très fort, les feux de signalisation qui nous permettent de fixer les profils des automobilistes, les livres derrière la vitre, les archives, les souffleries, les issues de secours, les bureaux ouverts sur l'océan du web, les heures supplémentaires, la pensée pensante et la pensée rêvante, Pontalis encore, et ses fenêtres.

# Georges Perec, *Espèces d'espaces*

Galilée, 1974

Travaux pratiques

Observer la rue, de temps en temps, peut-être avec un souci un peu systématique. S'appliquer. Prendre son temps.

Noter le lieu : la terrasse d'un café près du carrefour Bac-Saint-Germain.

– l'heure : sept heures du soir

– la date : 15 mai 1973

– le temps : beau fixe

Noter ce que l'on voit. Ce qui se passe de notable. Sait-on voir ce qui est notable ? Y a-t-il quelque chose qui nous frappe ?

Rien ne nous frappe. Nous ne savons pas voir.

Il faut y aller plus doucement, presque bêtement. Se forcer à écrire ce qui n'a pas d'intérêt, ce qui est le plus évident, le plus commun, le plus terne.

La rue : essayer de décrire la rue, de quoi c'est fait, à quoi ça sert. Les gens dans les rues. Les voitures. Quel genre de voitures ? Les immeubles : noter qu'ils sont plutôt confortables, plutôt cossus ; distinguer les immeubles d'habitation et les bâtiments officiels.

Les magasins. Que vend-on dans les magasins ? Il n'y a pas de magasins d'alimentation. Ah ! si, il y a une boulangerie. Se demander où les gens du quartier font leur marché.

Les cafés. Combien y a-t-il de cafés ? Un, deux, trois, quatre. Pourquoi avoir choisi celui-là ? Parce qu'on le connaît, parce qu'il est au soleil, parce que c'est un tabac. Les autres magasins : des antiquaires, habillement, hi-fi, etc. Ne dire, ne pas écrire « etc. ». Se forcer à épuiser le sujet même si ça a l'air grotesque, ou futile, ou stupide. On n'a encore rien regardé, on n'a fait que repérer ce que l'on avait depuis longtemps repéré.

S'obliger à voir plus platement.

Déceler un rythme : le passage des voitures : les voitures arrivent par paquets parce que, plus haut ou plus bas de la rue, elles ont été arrêtées par des feux rouges. Compter les voitures.

Regarder les plaques des voitures. Distinguer les voitures immatriculées à Paris et les autres.

Noter l'absence des taxis alors que, précisément, il semble qu'il y ait de nombreuses personnes qui en attendent.

Lire ce qui est écrit dans la rue : colonnes Morris, kiosque à journaux, affiches, panneaux de circulation, graffiti prospectus jetés à terre, enseignes des magasins.

Beauté des femmes.

La mode est aux talons trop hauts.

Déchiffrer un morceau de ville, en déduire des évidences : la hantise de la propriété, par exemple. Décrire le nombre des opérations auxquelles se livre le conducteur d'un véhicule automobile lorsqu'il se gare à seule fin d'aller faire l'emplette de cent grammes de pâtes de fruits :

- se garer au moyen d'un certain nombre de manœuvres
- couper le contact
- retirer la clé, déclenchant ainsi un premier dispositif anti-vol
- s'extirper du véhicule
- relever la glace de la portière avant gauche
- la verrouiller
- vérifier que la portière arrière gauche est verrouillée ; sinon : l'ouvrir
- relever la poignée de l'intérieur claquer la portière
- vérifier qu'elle est effectivement verrouillée.
- faire le tour de la voiture ; le cas échéant, vérifier que le coffre est bien fermé à clé
- vérifier que la portière arrière droite est verrouillée ; sinon, recommencer l'ensemble des opérations déjà effectué sur la portière arrière gauche)
- relever la glace de la portière avant droite
- fermer la portière avant droite
- la verrouiller
- jeter, avant de s'éloigner, un regard circulaire comme pour s'assurer que la voiture est encore là et que nul ne viendra la prendre.

Déchiffrer un morceau de ville. Ses circuits : pourquoi les autobus vont-ils de tel endroit à tel autre ? Qui choisit les itinéraires, et en fonction de quoi ? Se souvenir que le trajet d'un autobus parisien intra-muros est défini par un nombre de deux chiffres dont le premier décrit le terminus central et le second le terminus périphérique. Trouver des exemples, trouver des exceptions : tous les autobus dont le numéro commence par le chiffre 2 partent de la gare Saint-Lazare, par le chiffre 3 de la gare de

l'Est ; tous les autobus dont le numéro se termine par un 2 aboutissent grosso modo dans le 16<sup>e</sup> arrondissement ou à Boulogne.

(Avant, c'était des lettres : l'S, cher à Queneau, est devenu, le 84 ; s'attendrir au souvenir des autobus à plate-forme, la forme des tickets, le receveur avec sa petite machine accrochée à sa ceinture...)

Les gens dans les rues : d'où qu'ils viennent ? Où qu'ils vont ? Qui qu'ils sont ?

Gens pressés. Gens lents. Paquets. Gens prudents qui ont pris leur imperméable. Chiens : ce sont les seuls animaux visibles. On ne voit pas d'oiseaux — on sait pourtant qu'il y a des oiseaux — on ne les entend pas non plus. On pourrait apercevoir un chat en train de se glisser sous une voiture mais cela ne se produit pas.

Il ne se passe rien, en somme.

Essayer de classer les gens : ceux qui sont du quartier et ceux qui ne sont pas du quartier. Il ne semble pas y avoir de touristes. L'époque ne s'y prête pas, et d'ailleurs le quartier n'est pas spécialement touristique. Quelles sont les curiosités du quartier ? L'hôtel de Salomon Bernard ? L'église Saint Thomas-d'Aquin ? Le n°5 de la rue Sébastien-Bottin ?

Du temps passe. Boire son demi. Attendre.

Noter que les arbres sont loin (là-bas, sur le boulevard Saint-Germain et sur le boulevard Raspail), qu'il n'y a pas de cinémas, ni de théâtres, qu'on ne voit aucun chantier visible, que la plupart des maisons semblent avoir obéi aux prescriptions de ravalement.

Un chien, d'une espèce rare (lévrier afghan ? sloughi ?)

Une Land-Rover que l'on dirait équipée pour traverser le Sahara (malgré soi, on ne note que l'insolite, le particulier le misérablement exceptionnel : c'est le contraire qu'il faudrait faire)

Continuer

Jusqu'à ce que le lieu devienne improbable

jusqu'à ressentir, pendant un très bref instant, l'impression d'être dans une ville étrangère, ou, mieux encore, jusqu'à ne plus comprendre ce qui se passe ou ce qui ne se passe pas, que le lieu tout entier devienne étranger, que l'on ne sache même plus que ça s'appelle une ville, une rue, des immeubles, des trottoirs...

Faire pleuvoir des pluies diluviennes, tout casser, faire pousser de l'herbe, remplacer les gens par des vaches, voir apparaître, au croisement de la rue du Bac et



du boulevard Saint-Germain, dépassant de cent mètres les toits des immeubles, King-Kong, ou la souris fortifiée de Tex Avery !

Ou bien encore : s'efforcer de se représenter, avec le plus de précision possible, sous le réseau des rues, l'enchevêtrement des égouts, le passage des lignes de métro, la prolifération invisible et souterraine des conduits (électricité, gaz, lignes téléphoniques, conduites d'eau, réseau des pneumatiques) sans laquelle nulle vie ne serait possible à la surface.

En dessous, juste en dessous, ressusciter l'éocène : le calcaire à meulières, les marnes et les caillasses, le gypse, le calcaire lacustre de Saint-Ouen, les sables de Beauchamp, le calcaire grossier, les sables et les lignites du Soissonnais, l'argile plastique, la craie.